DE L'ORGANISATION DE LA PHARMACIE EN FRANCE, ...

François Laurent Marie Dorvault

A monsieur Targioni Tozzetti 21
a Florence
Dorvault

DE L'ORGANISATION

DE LA

PHARMACIE EN FRANCE,

CONSIDERÉE DANS SES RAPPORTS

AVEC LA PROPAGATION DES SCIENCES D'APPLICATION.

Par DORVAULT.



Extrait de L'UNION MÉDICALE, Mai 1851.

PARIS,

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE FÉLIX MALTESTE ET Cᵉ,

Rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.

1851

DE L'ORGANISATION

DE LA

PHARMACIE EN FRANCE,

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS

AVEC LA PROPAGATION DES SCIENCES D'APPLICATION (1).

La pharmacie remplit officieusement, au sein de la société, une mission scientifique qui lui donne un aspect sous lequel, si ce n'est incidemment, elle n'a point encore été envisagée. Aujourd'hui que les pharmaciens sont en instance auprès du gouvernement (2) pour obtenir les réformes dont leur profession a tant besoin, il nous a semblé opportun d'aborder la question de la réorganisation de la pharmacie en France à ce nouveau point de vue. Notre but, en entreprenant ce travail, est de rappeler les services importans que la pharmacie a rendus et rend tous les jours à la société, et de démontrer que, par quelques dispositions bien simples

(1) Travail soumis au ministre de l'agriculture et du commerce.

(2) Une délégation des pharmaciens français a présenté, le 7 novembre dernier, au ministre de l'agriculture et du commerce, une pétition demandant au gouvernement la révision des lois et règlemens qui régissent la pharmacie. La commission d'enquête, nommée par le ministre à la suite de cette démarche, vient de déposer son rapport.

introduites dans sa réorganisation future, elle peut lui en rendre de bien plus grands encore. Aussi recommandons-nous la question que nous soulevons aux méditations des hommes d'état et des économistes.

Une vague rumeur des esprits, une indéfinissable aspiration vers un état de choses meilleur, tourmente nos sociétés modernes. A quel symptôme peut-on mieux reconnaître que la question posée en 89 n'est pas résolue, n'a pas complété son évolution, en un mot que nous sommes en plein travail de transition. Les hautes classes de la société s'étonnent que tout ne soit pas fini, que des soulèvemens partiels du sol humain se montrent entre temps et révèlent un volcan mal éteint. Reconnaissent-elles qu'il y a quelque chose à faire, elles cherchent des remèdes, demandent des formules générales; mais, soit qu'elles doutent de leur efficacité, soit que leur application les effraye, elles les repoussent et tout reste dans un *statu quo* convulsif qui menace de ruine l'édifice social. Sans doute la question d'en sortir est ardue : les besoins comme les idées sont si divers ! Si le principe sur lequel on fera reposer notre régénération est bon, est bien compris, il peut nous faire sortir sans secousse de cette position anxieuse; s'il est erroné, il peut amener des désastres incalculables. Dans sa recherche, il s'agit donc de se bien orienter. L'aiguille du cadran de l'humanité change de place, marche, nous ne dirons pas comme le temps, mais avec le temps. Pour reconnaître la place réelle qu'elle occupe aujourd'hui, sinon dans toute l'Europe, du moins chez nous, il suffit de regarder autour de soi, d'analyser les bruits répercutés de la foule pour reconnaître qu'elle s'est arrêtée à l'heure des sciences, des arts et de l'industrie. C'est en effet dans les professions intellectuelles, comme dans les professions manuelles, que se trouvent aujourd'hui concentrées les forces vives, la sève de la nation : de leur prospérité dépendent la richesse et la tranquillité publiques.

En émettant ces réflexions, nous n'avons eu qu'un but, faire pressentir que la question que nous soulevons entre pour une part, quelque faible qu'on voudra la faire, dans le grand problème social, et attirer sur elle tout l'intérêt qu'elle nous semble mériter. Mais si dans les questions à l'ordre du jour il en est qui causent tant d'inquiétudes, soulèvent tant

de récriminations, d'intérêts opposés, la nôtre a l'avantage de n'avoir pour personne un caractère subversif, d'être d'accord avec les habitudes prises, les idées reçues, de n'être neuve que par un mouvement en avant plus accélérée, que par des résultats plus grands à obtenir dans l'intérêt général. Aussi pensons-nous qu'il nous aura suffi de la poser pour qu'elle soit résolue.

Pour les hommes qui étudient sérieusement le problème des améliorations humaines, l'instruction est la pierre angulaire sur laquelle doivent être édifiés les progrès nouveaux. Ils arrivent infailliblement à reconnaître la nécessité de la faire descendre dans les masses, de la rendre accessible à tous sous les rapports littéraire, politique, scientifique, professionnel en un mot dans toutes les acceptions possibles et au prorata des intelligences. C'est qu'en effet, ainsi entendue, ainsi généralisée, l'instruction serait un puissant levier de civilisation, un secours bien grand pour procurer à toutes les classes de la société le bien-être moral et matériel vers lequel elles sont instinctivement poussées. Les conséquences qui en découleraient naturellement : amour du travail, de la paix et de la vie elle-même, car tout s'enchaîne dans cet ordre de choses, assureraient l'avenir.

L'avénement de la République a fait marcher ces questions à pas de géant; leur solution prend chaque jour un plus grand degré d'imminence. Il s'ensuit donc que dans les opinions que nous allons émettre nous sommes bien moins novateur que l'écho des idées qui se font jour de plus en plus dans les esprits, bien moins révolutionnaire, si ce mot peut être employé ici, que conservateur progressiste; et qu'on nous permette encore cette remarque, quand les choses en sont arrivées à ce point d'être réflétées par tous les esprits, elles sont bien près de sortir du domaine de la spéculation pour entrer dans celui des faits accomplis. Peut-être cependant la question que nous présentons est-elle du nombre de celles qui, n'étant pas prises en considération alors qu'elles sont formulées, ni résolues en temps opportun restent improductives, et que rien, ce moment passé, ne peut réaliser. Le flot porte ailleurs, on ne peut plus revenir au mouillage manqué.

A l'issu de la tourmente révolutionnaire qui suivit 89, Fourcroy, chargé de réorganiser une partie de nos institutions scientifiques, conçut un vaste projet (1) : des établissemens sous le nom d'écoles centrales devaient propager la pratique des sciences sur toutes les parties du territoire de la République. Les sujets instruits pour former ces écoles manquant, la grande conception du célèbre chimiste ne reçut alors qu'un commencement d'exécution. La guerre extérieure, prenant des développemens considérables et absorbant, en même temps que l'attention publique, les fonds nécessaires à sa mise à exécution complète, fut sans doute la cause qui la fit manquer tout à fait.

Depuis la révolution de Février, voulant mettre en œuvre quelques-unes des hautes questions d'organisation sociale, le gouvernement a tenté, pour l'agriculture, la création d'*écoles centrales*, dans lesquelles toutes les sciences applicables à l'agriculture sont enseignées à ce point de vue spécial. D'autres écoles, plus nombreuses, dites *écoles régionales*, *fermes-écoles*, doivent porter l'éducation agricole à un degré plus loin vers la pratique, disons-le, à la pratique elle-même. Ces institutions réussiront-elles, ne réussiront-elles pas? A-t-on bien pris la bonne voie pour atteindre le but proposé? nous l'ignorons. Ne nous préoccupant que de l'idée-mère, nous n'hésitons pas à dire qu'elle est bonne. Aussi, demandons-nous qu'elle soit poursuivie et venons-nous apporter à l'édifice qui s'élève notre grain de sable.

Le gouvernement veut-il diffuser à un degré beaucoup plus considérable que par les créations officielles que nous venons de désigner, l'application des sciences, non-seulement à l'agriculture, mais aussi à l'industrie, aux arts, à l'économie domestique, cela sans demande faite au budget national, sans complications administratives nouvelles, sans tâtonnemens onéreux et avec un succès assuré? Qu'il donne une certaine organisation à la pharmacie.

Le pharmacien, en raison de ses connaissances polytechniques, remplit déjà officieusement dans les populations artistiques, industrielles et

(1) *Systèmes des connaissances chimiques.*

agricoles au milieu desquelles il se trouve placé, une mission qu'il suffit d'indiquer pour la faire reconnaître et en faire apprécier l'importance. Le pharmacien est, en effet, le savant modeste éminemment pratique, éminemment abordable par toutes les classes de la société. « S'il y a un vin frelaté, une eau malsaine, un air méphitique, un aliment dangereux, à qui peut-on mieux s'adresser qu'au pharmacien-chimiste pour y remédier? Un minéral contient-il des substances métalliques ou des sels qu'on puisse exploiter? Telle plante est-elle utile comme aliment, comme médicament, pour la teinture, pour les arts? Comment extraire de tel fruit ou de tel racine du sucre ou une fécule nourrissante? Comment neutraliser tel poison, analyser telle liqueur? Qui se connaît mieux dans les arts ou la technologie que le pharmacien vraiment digne de ce titre? (Virey). » Le public a tellement l'habitude d'avoir recours au pharmacien dans cette foule de circonstances qui l'embarrassent ou l'intéressent, que c'est pour lui chose toute naturelle et dont il use en quelque sorte comme d'un droit. Aussi croyons-nous être autorisés à dire qu'il est peut-être bien peu de ces applications des sciences amenées et faites on ne sait comment par des personnes étrangères à toute notion scientifique qui n'ait pour origine ou fin le conseil plus ou moins catégorique d'un pharmacien.

« Partout le pharmacien est l'homme utile, éclairé, remarquable par son zèle désintéressé et son dévoûment. Le voyageur, le savant ou le naturaliste qui visite pour la première fois des contrées éloignées, s'approche d'une petite ville, où trouvera-t-il des renseignemens sur les objets qui l'intéressent au milieu du pays qu'il parcourt? L'administrateur est d'un abord difficile et froid; des soins divers retiennent ou préoccupent le médecin, l'homme de loi, le pasteur du lieu. Le pharmacien est toujours disponible. Reconnaissant de l'estime qu'on lui témoigne en s'adressant à lui, il indique avec empressement les objets remarquables, les ressources que présentent les localités; il vous aidera dans vos recherches; il vous accompagnera dans vos excursions; et, flatté de se trouver en contact avec le mérite, la science ou la célébrité, il vous laissera convaincu que le goût d'apprendre, le désir d'être utile est entre

vous et lui comme un lien de confraternité, un sentiment qu'il est heureux et fier de partager avec vous (Cap.). »

Déjà aussi, dans les départemens, le pharmacien remplit les fonctions officielles d'expert-chimiste devant les tribunaux civils ou criminels, d'essayeur des matières d'or et d'argent, de membres des comités d'hygiène (1).

Sans doute, dans l'état actuel des choses, tout pharmacien n'est pas apte à résoudre avantageusement les problèmes scientifiques et pratiques susceptibles de lui être soumis. Mais rien n'est plus aisé que de lui donner cette aptitude, toutes les voies sont disposées pour cela ; il suffit d'une simple addition au programme de ses études.

Aujourd'hui, une instruction première, plus solide que par le passé, est exigée du jeune homme qui veut obtenir le diplôme de pharmacien. Les jurys médicaux semblent avoir fait leur temps, et les écoles supérieures paraissent appelées à conférer seules le diplôme. Les études théoriques et pratiques, par cela même, vont devenir plus solides. En dehors des cours exclusivement consacrés à la pharmacie, des chaires de chimie, de physique, de minéralogie, de zoologie, de botanique, et comme conséquences des laboratoires pour les manipulations chimiques, des cabinets de physique, des collections d'histoire naturelle existent déjà dans les écoles supérieures de pharmacie. Qu'au programme des examens pour le pharmacopolat, on ajoute l'obligation d'analyses chimiques technologiques, d'expériences avec les instrumens de physique, de reconnaissances d'objets d'histoire naturelle plus sérieuses, plus étendues, et le pharmacien sera ainsi mis à même de répondre à toute réquisition officielle ou officieuse.

Le pharmacien, possédant en outre des connaissances spéciales de sa profession, les notions technologiques ci-dessus, va poser sa tente dans la société. Mais isolé comme il l'est, il n'a que sa propre force ; sa science peut être facilement contestée ; il ne peut résoudre que des problèmes d'un certain ordre ; tandis qu'il en est d'autres, et c'est là le point cul-

(1) A Paris, la moitié des membres du conseil de salubrité sont des pharmaciens.

minant de la question que nous soulevons, qui ne peuvent être résolus que par une institution ou réunion d'hommes, s'éclairant, s'aidant les uns des autres, et donnant à leurs travaux portée et autorité. Il s'ensuit donc qu'à cette première mesure, il faudrait en ajouter indispensablement une autre, ce serait l'organisation de la pharmacie en chambres départementales qui grouperaient les pharmaciens par départemens, et la création d'un petit nombre (1) d'inspecteurs spéciaux, qui relierait toutes les chambres pharmaceutiques de manière à leur donner la communauté d'action et la vie qui, autrement, leur manqueraient.

La création des chambres pharmaceutiques ne serait en quelque sorte que la transformation des anciens jurys médicaux en une institution ayant des attributions mieux entendues, mieux définies, et par cela même répondant mieux que ceux-ci au but pour lequel ils ont été créés. Indépendamment de leur mission pharmaceutique, ces chambres, on l'a prévu, seraient aptes à résoudre une foule de questions d'intérêt public (2).

Le gouvernement pourra leur demander des statistiques hydrologiques, minéralogiques, phytologiques, zoologiques, agricoles, manufacturières; les tribunaux, des expertises chimico-légales, des arbitrages; l'autorité municipale, la visite et l'essai des substances alimentaires dont aujourd'hui on ne doit plus tolérer la falsification (3), des rapports de *commodo* et *incommodo*, la délégation annuelle de quelques-uns de leurs membres pour faire des leçons ici aux ouvriers des fabriques, là

(1) Huit ou neuf inspecteurs au plus, payés par le budget départemental.

(2) L'institution des conseils d'hygiène et de salubrité créée en 1848 est déjà gravement compromise dans plusieurs départemens, cela pour une question d'argent. Ces conseils, n'ayant ni fonds de cotisation, ni fonds d'allocation, du moins déterminés, sont entravés jusque dans la correspondance. Les chambres pharmaceutiques ayant une caisse alimentée par les pharmaciens du département se suffiraient à elles-mêmes. Tout au plus auraient-elles à demander à l'autorité des frais de vacation dans quelques cas spéciaux.

(3) Notre proposition se lie on ne peut plus naturellement à la loi sur les falsifications des substances alimentaires et médicamenteuses qui vient d'être votée par l'Assemblée législative.

aux laboureurs sur les questions élémentaires qui les intéressent le plus immédiatement (1). Leur intervention ou mieux leurs consultations suffiront, dans la plupart des cas, à éclairer les particuliers dans les questions litigieuses de leur ressort. On leur demandera mille autres genres de services encore que nous ne pourrions énumérer, et qui résulteront d'ailleurs des besoins nouveaux que le fait même de leur création aura fait naître. Dans cet aperçu, ne voilà-t-il pas toute une révélation d'un point important d'économie sociale? Quels avantages, en effet, le gouvernement ne retirera-t-il pas d'une pareille institution : les différentes richesses et produits de la France connus par départemens, les autorités judiciaire et municipale, sûrement renseignées et secondées, tels sont les résultats généraux que peut produire une bonne organisation de la pharmacie. Quelle autre profession est à même de rendre gratuitement de pareils services aux intérêts du pays? Sans en excepter les professions privilégiées qui ne rendent et ne peuvent rendre de services qu'à elles-mêmes, il n'en est absolument aucune. Il n'y a qu'à vouloir pour que tous ces avantages se réalisent.

Ce que nous proposons complèterait donc, ainsi que nous l'avons fait pressentir, l'enseignement des facultés chargées de donner l'instruction aux jeunes gens qui se destinent à l'une quelconque des branches de l'arbre scientifique, l'enseignement du Conservatoire des arts et métiers de Paris, où sont initiés à la pratique des sciences les jeunes gens qui se destinent à l'industrie, l'enseignement des écoles d'agriculture consacrées aux études agricoles spéciales, toutes institutions dont les bienfaits ne peuvent profiter qu'au petit nombre.

Nous espérons qu'on voudra bien ne pas considérer comme problé-

(1) Quelques leçons, chaque année, le dimanche en plein air ou dans des bâtimens appartenant aux communes. Dans le courant de ces leçons qui seraient lues ou débitées, quelques expériences simples, mais propres à frapper l'auditoire, seraient d'un grand secours pour commander son attention.

Dans le département de la Seine-Inférieure, M. Girardin, pharmacien, professeur de chimie à Rouen, parcourt annuellement les campagnes pour donner aux paysans quelques notions de chimie agricole mise à leur portée.

matiques les résultats que nous annonçons. Déjà des pharmaciens isolés, à leurs frais personnels, placés dans les conditions les moins avantageuses, ont, de nos jours, exécuté des travaux qu'ils savaient ne devoir profiter qu'à leur pays; ces travaux peuvent donner une idée de ce que l'on pourrait attendre de l'institution dont nous demandons la création. Les uns ont publié la flore (1), la géologie (2), l'hydrologie (3), l'œnologie (4) de leurs départemens; d'autres la monographie des substances alimentaires de la France (5); d'autres enfin, dans les mêmes conditions de précarité, ont ouvert des cours pour l'instruction professionnelle (6) et hygiénique (7) des classes ouvrières. Beaucoup de ces travaux ne sont sans doute que des ébauches; mais entrepris par une institution, ils deviendraient des travaux importans.

Rouen, Lyon, Nantes, Bordeaux, Lille, Valenciennes, Clermont ont confié leur enseignement industriel à des pharmaciens.

Oui, par une bonne organisation, la pharmacie résoudra le problème de la diffusion des sciences appliquées à la pratique, et cela plus efficacement, plus sûrement que toute institution spéciale que l'on pourrait créer à cet effet. Les places officielles, par cela même que les titulaires n'ont qu'une responsabilité fictive, n'ont point à compter avec le stimulant des chances aléatoires d'un établissement particulier, ni même avec beaucoup de charges de la vie ordinaire; les places officielles, disons-nous,

---

(1) Moisan de Nantes. *Flore de la Loire-Inférieure*. — Vandamme. *Flore de l'arrondissement d'Hazebrouck.*

(2) Husson. *Géologie de l'arrondissement de Toul.*

(3) Henry et Boutron-Charlard. *Études sur les eaux qui alimentent Paris.*— Dupasquier. *Recherches sur les eaux qui alimentent la ville de Lyon.* — Moride et Bobière de Nantes. *Recherches sur les cours d'eau de la Loire-Inférieure et de la Vendée.*

(4) Fauré. *Vins du Bordelais.* — Bouchardat. *Cépages de la Bourgogne.*

(5) Mouchon. *Bromatologie française.* — Braconnot. *Des plantes alimentaires qui croissent spontanément dans les lieux incultes.* — Chevallier. *Falsifications des substances alimentaires.*

(6) Gosselet de Landrecies. *Cours aux cultivateurs.*

(7) Boudet. *Cours d'hygiène aux ouvriers de son quartier.*

deviennent facilement chez nous des sinécures. Le pharmacien, établi à ses risques et périls, stimulé par cette condition même pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à le décourager, à paralyser son élan, et assuré par une bonne gestion de sa maison de pouvoir vivre honorablement, rien qu'honorablement, sera heureux de pouvoir utiliser ses connaissances au profit du progrès.

Le pharmacien est en effet un travailleur désintéressé. C'est dans ses rangs qu'il faut aller chercher ceux qui cultivent la science pour elle-même. Combien en connaissons-nous, pour notre part, qui, au milieu des privations de toute nature, ne se plaignent que d'une chose, ne pouvoir se livrer à l'étude. Une concurrence sans frein, les besoins matériels de chaque jour à satisfaire le lui interdisent absolument. Que cherche-t-il? De quoi se préoccupe-t-il encore dans ces réformes qu'il réclame aujourd'hui? Avant tout du soin de sa dignité professionnelle. A une époque de positivisme comme la nôtre, une profession qui se préoccupe tant de ses intérêts moraux est assurément deux fois digne.

C'est à cet amour de la science que la pharmacie inspire à ceux qui l'embrassent qu'elle doit d'être une pépinière de savans des plus féconds. L'Institut de France, que les savans de tous les pays s'accordent à considérer comme l'expression de la plus élevée, le cycle le plus complet des connaissances humaines a toujours compté des pharmaciens dans ses rangs (1), et aujourd'hui même un grand nombre de ses membres ont titre de pharmaciens ou ont débuté dans la carrière par la pharmacie (2). Combien d'autres occupent les places de nos institutions scientifiques secondaires? Ce que nous disons de notre époque et de la France, nous pouvons l'étendre à tous les âges et à tous les pays (3).

La pharmacie peut revendiquer une grande part des découvertes hu-

(1) Quand Napoléon fonda l'Académie des sciences, trois membres, sur six qui composaient la section de chimie, étaient des pharmaciens : Bayen, B. Pelletier, Vauquelin. L'*Ecole polytechnique* a toujours eu des pharmaciens soit comme professeurs, soit comme répétiteurs.

(2) Huit membres nationaux : Balard, Dumas, Gaudichaud, Milne-Edwards, Pelouze, Braconnot, Bussy, Girardin.

(3) Presque tous les chimistes allemands de quelque réputation, Liebig en tête, sont pharmaciens ou d'origine pharmaceutique.

maines, découvertes sans lesquelles toutes ces industries, tous ces arts qui florissent de nos jours et qui ont tant contribué à accélérer la marche de la civilisation n'existeraient pas. Que l'on se reporte par la pensée aux temps où aussi bien ces mille et une créations grandioses que ce millions d'objets infimes qui doivent à des applications scientifiques d'être produits chaque jour sous nos yeux avec une si merveilleuse facilité, n'existaient pas et que l'on compare ; on sera forcé de reconnaître que nous jouissons d'un bien-être général comparativement très grand. Qu'un pouvoir occulte, une cause quelconque anéantisse toutes ces choses et les moyens de les reproduire, nous le demandons aux plus prévenus contre la civilisation actuelle, pourvu qu'avant de prononcer ils les rejettent d'autour d'eux et les suppriment de leur usage, ne serait-ce pas retourner aux abîmes de la barbarie des premiers âges? Non, désormais la cause sociale est intimement liée aux progrès des sciences physiques et naturelles. C'est par les sciences, les arts et l'industrie, personne ne le contestera, que l'Europe s'est acquis cette suprématie que nous lui voyons aujourd'hui sur le reste de l'Univers. Que la stupidité ou la mauvaise foi vantent donc seules les temps d'ignorance ou rêvent comme le *nec plus ultrà* du beau l'état de nature des peuplades sauvages.

Cette revendication par la pharmacie d'une partie des progrès humains se justifie facilement. La chimie, cette science aujourd'hui si belle, si profonde, qui fait oser à l'homme les plus sublimes découvertes dans l'étude de la nature, cette science par laquelle il explique maintenant des faits qui, il n'y a pas longtemps encore, étaient réputés pour lui mystères impénétrables, cette science qui de toutes descend le plus facilement de la sphère des hautes spéculations pour s'appliquer à ses besoins matériels et qui, pour cette raison doit tôt ou tard entrer dans l'enseignement populaire, s'universaliser, la chimie, à laquelle la plus grande partie de ces progrès sont dus, a vu le jour, s'est développée ainsi que l'indique son nom (1) dans les laboratoires de la pharmacie.

(1) L'étymologie du mot chimie vient du grec : χυμὸς, *sùc de plantes*, dont la racine est χίω, *je coule*.

Sans les recherches pharmaceutiques, sans cette multiplicité de médicamens employés dans la médecine ancienne et sans les opérations variées auxquelles on les soumettait, elle n'eût point pris naissance. Le grand œuvre des alchimistes, ces pharmaciens-médecins d'un autre âge, qui se montrèrent d'abord en Asie et en Afrique vers le VIII[e] siècle, puis pénétrèrent, au temps des croisades, au centre de notre Europe, où ils jouèrent un si grand rôle jusqu'au XVII[e] siècle, c'est-à-dire pendant tout le moyen-âge et la renaissance; leur grand œuvre, disons-nous, fut originairement la recherche d'un médicament doué de propriétés miraculeuses, en un mot, de la panacée universelle. L'idée de la transmutation des métaux, qui paraît leur être venue plus tard, ne leur fit point déserter la recherche de médicamens doués de vertus surnaturelles. Si cette étude n'était pas déplacée ici, partant de Geber le *magister magistrorum*, l'auteur du *Summa perfectionis*, ouvrage de chimie le plus ancien que l'on connaisse, pour arriver à Paracelse, l'incomparable, l'enthousiaste Paracelse, qui, dans l'admiration de son génie et son horreur des travaux de ses devanciers, brûla tout ce qu'il put de leurs ouvrages, afin qu'on ne crut plus qu'à sa science, nous aurions à rappeler les noms et les travaux d'une brillante et à la fois obscure pléiade d'hommes dont les noms sont universellement connus du monde scientifique, et nous verrions que depuis le premier qui présente son *élixir rouge*, dissolution d'or, comme moyen de prolonger la vie et de rajeunir la vieillesse (1), jusqu'au dernier, qui prétendant posséder le secret de l'immortalité mourait néanmoins à 48 ans, tous recherchèrent et vantèrent une panacée (2).

---

(1) Dumas. *Philosophie chimique.* — Hœfer. *Histoire de la chimie.*

(2) L'alchimie, dit Roger-Bacon, dans son *Thesaurus chimicus*, est spéculative lorsqu'elle cherche à approfondir la génération, la nature et les propriétés des êtres inférieurs. Elle est au contraire pratique lorsqu'elle s'occupe artificiellement d'œuvres utiles aux individus et aux états, comme de la transmutation des métaux vils en or et en argent, de la composition de l'*azufur* et autres couleurs, de la dissolution des cristaux, des perles et autres pierres précieuses, *mais surtout de la préparation des remèdes* propres à la conservation de la santé, à la guérison des maladies et *ad prolongationem vitæ mirabilem et potentem.*

Si les Philosophes par le feu, les Souffleurs, les disciples d'Hermès, comme on appelait encore les alchimistes, ne trouvèrent point la pierre philosophale, ne parvinrent point à faire de l'or ni à trouver la panacée universelle, ce qui, selon nous, était une seule et même chose, on ne peut disconvenir, du moins, que leurs travaux ne furent pas en pure perte : leurs découvertes, parmi lesquelles nous citerons les acides sulfurique et azotique, l'eau régale, l'antimoine, l'arsenic, le bismuth, le zinc, le phosphore, l'ammoniaque, les principaux sels métalliques, l'alcool, l'éther, la poudre à canon, de nombreux procédés métallurgiques le démontrent suffisamment. Disons même que s'il n'est pas sorti davantage de leur immense labeur, peut-être faut-il s'en prendre un peu aux tribulations auxquelles ils étaient en butte comme entachés de sorcellerie. Nul doute que s'il fût arrivé à l'un d'eux de faire une découverte qui eût semblé ébranler un dogme de la foi, la décomposition de l'eau, par exemple, il n'eût été pendu ou brûlé vif. Pour une découverte moins importante qu'il ne voulut pas renier, Roger Bacon fut enfermé pour le reste de ses jours. Le langage allégorique des alchimistes, qui nous cache tant de faits précieux, prend autant sa source dans les sévérités dont ils étaient l'objet que dans l'amour du merveilleux qu'on avait à cette époque.

L'idée de la transmutation des métaux vils en métaux nobles, pour laquelle on les a tant conspués, n'est-elle pas en quelque sorte réhabilitée par des chimistes contemporains du plus haut mérite ? L'étude des poids atomiques des métaux, qui de plus en plus amène à les considérer comme des multiples les uns des autres, ne porte-t-elle pas au moins le doute dans les esprits ? Mais l'isomérisme n'y conduit-il pas tout droit ?

Eux les premiers, marchant hors des sentiers communs, ont fouillé les arcanes de la science et en ont extrait les premiers matériaux, préparé, sinon posé, les premiers jalons. Eh mon Dieu ! n'est-ce pas à cette race de rêveurs, de fous, d'enthousiastes adeptes de l'idéal que l'on doit les plus hautes découvertes de l'intelligence, les systèmes philosophiques qui nous régissent, la physique céleste, le Nouveau-Monde, l'imprimerie, la vapeur, le magnétisme, l'électricité, race qui comprend en effet aussi

bien Pythagore, Platon, Démocrite, Leibnitz, Descartes, Archimède, Galilée, Newton, Christophe Colomb, Guttenberg, Papin, Volta, que les alchimistes proprement dits?

Est-ce à dire que nous voulions innocenter l'alchimie, que nous ne trouvions rien à reprendre dans ses actes? Non. Mais si des jongleries indignes souillent ses fastes, une gangue infime n'accompagne-t-elle pas toujours, dans leurs gîtes naturels, les pierres les plus fines, les métaux les plus précieux?

Après Paracelse, l'alchimie continue son règne. Ses disciples immédiats étendent considérablement le nombre des adeptes de l'art spargyrique (1) jusque vers la fin du XVII[e], disons même jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle. Mais à mesure que l'on approche davantage de cette époque, on voit les vapeurs de l'alchimie se dissiper et poindre de plus en plus l'aurore de la véritable science: *Lux erit.*

A partir de cette période, parmi les ouvriers ardens de la science et plus exclusivement pharmaciens, nous trouvons Béguin, qui découvrit le calomel; Glauber, qui découvrit l'acide chlorhydrique, le sulfate de soude, le kermès minéral, et qui le premier songea à utiliser les résidus des opérations chimiques; Nicolas Lefebvre, fondateur de l'enseignement officiel de la chimie d'abord en France, puis en Angleterre, où il fut appelé par Jacques II; Glazer, qui lui succéda dans la chaire du Jardin des Plantes et fit connaître le sulfate de potasse; Lemery, le grand Lemery, l'humble pharmacien de la rue Galande, dont les cours de chimie attiraient des auditeurs de tous les pays; Homberg, qui découvrit l'acide borique; Tachenius, un des hommes les plus érudits de son temps, qui s'occupa si fructueusement des sels lixiviels ou potasses; Klapproth, qui reconnut la nature de la plupart des pierres précieuses et créa ainsi l'art de les imiter (1); Bucholz, Geoffroy, Margraff, qui distingua l'alumine, fit connaître l'acide phosphorique, et à qui l'on

(1) De *σπᾶν* et de *ἀγείρειν*, extraire et rassembler (analyse et synthèse).

(1) Il découvrit en outre l'urane, le titane, le tellure, la zircone, la strontiane. (CUVIER, *Rapport hist. sur le progrès des sciences depuis* 1789. Paris, 1810.)

doit l'importante découverte du sucre de betteraves; les deux Rouëlle, dont l'aîné, si connu par ses excentricités, fut le maître de Lavoisier, Boulduc, Demachy, Diesbach, pharmacien de Berlin, qui découvrit le bleu de Prusse.

Ralentissons cette rapide énumération en faveur de deux hommes éminens qui brillèrent, non, qui vécurent à la même époque, car ainsi que beaucoup d'autres vrais savans, ils brillent aujourd'hui d'une gloire posthume. L'un est Wenzel, natif de Dresde, qui à 15 ans s'échappe de la maison paternelle, vagabonde, passe en Hollande où il apprend la pharmacie à Amsterdam, et qui meurt en 1793 directeur des célèbres mines de Freyberg. Wenzel eut des idées remarquablement nettes, remarquablement élevées de synthèse chimique générale (1). Le premier il émit catégoriquement les notions du poids et du nombre en chimie; le premier il reconnut que dans la double décomposition des sels rien ne se crée, rien ne se perd soit comme matière, soit comme force chimique, tous principes sur lesquels sont établies la théorie chimique de Lavoisier, la théorie atomique ou des équivalens de Dalton, la statique chimique de Berthollet, les ingénieuses méthodes d'analyse par voie humide de Gay-Lussac. A Wenzel donc l'honneur des premières assises de la véritable philosophie chimique.

L'autre chimiste, contemporain de Wenzel, est à la fois l'humble et illustre Schèele. Né de parens pauvres, il entre dès l'âge de 12 ou 13 ans comme apprenti dans une pharmacie de Gothenbourg; à 20 ans, il parcourt la Suède comme élève en pharmacie; mal apprécié des académiciens de Stockholm, auxquels il soumit ses premiers travaux, il est plus heureux à Upsal, où, grâce à un incident fortuit, Bergmann le découvre et le prend en amitié. Trop humble pour briguer une position officielle, il accepte la gérance de la pharmacie d'une veuve à Kœping, et meurt en 1786 à l'âge de 44 ans (2)! Autant Schèele est inférieur à

(1) Thénard. *Traité de chimie.*

(2) « Tandis que vers la fin de sa vie Schèele faisait l'admiration de l'Europe savante, il était presque inconnu dans son pays. On raconte même que le roi de Suède,

Wenzel comme esprit généralisateur, comme théoricien, autant il lui est supérieur comme praticien, comme homme du fait brut. C'est de lui qu'on peut dire qu'il eut le génie des découvertes. Enumérer tous les corps qu'il a fait connaître serait parcourir tout le domaine de la chimie. C'est lui qui découvrit le chlore, dont l'importance industrielle est si grande; le manganèse, le tungstène, le molybdène, la baryte, les acides cyanhydrique, citrique, tartrique, oxalique, fluorhydrique, la glycérine, etc., etc. Il reconnut l'oxygène en même temps et peut-être même avant Priestley, mais ne le fit connaître qu'après. Et comment fit-il toutes ces découvertes importantes? Quelques creusets, des fioles, des verres à bière, qui ne sont pas rares en Allemagne, quelques vessies, sont tout les appareillages avec lesquels il décèle et étudie les corps; une cuiller en fer lui suffit pour reconnaître l'existence et les lois du calorique rayonnant; et pourtant aucune de ses découvertes ne s'est démentie; dans toutes ses expériences il est infaillible!

Pour terminer cette énumération des pharmaciens chimistes de cette génération, nous avons encore à citer Bayen, qui, par ses belles recherches sur la calcination des métaux, ruina jusqu'à la base l'ingénieuse fiction du phlogistique de Stalh, et prépara plus immédiatement encore que ne l'avait fait Wenzel, le terrain au grand législateur de la chimie. C'est en effet à la suite des premières communications de Bayen que l'immortel Lavoisier, par sa théorie de l'oxydation, donna la loi sur laquelle repose principalement la chimie actuelle : *Lux facta est.*

A la fin du XVIIIe siècle, et tout au commencement du XIXe, parmi les pharmaciens qui se sont fait remarquer par des travaux ayant un caractère

---

dans un voyage qu'il fit hors de ses Etats, entendant sans cesse parler de Schèele comme d'un homme des plus éminens, fut peiné de n'avoir rien fait pour lui. Il crut nécessaire à sa propre gloire de donner une marque d'estime à un homme qui illustrait ainsi son pays, et il s'empressa de le faire inscrire sur la liste des chevaliers de ses ordres. Le ministre, chargé de lui conférer ce titre, demeura stupéfait. Schèele ! Schèele ! c'est singulier dit-il. L'ordre était clair, positif, pressant et Schèele fut fait chevalier. Mais, vous le devinez, ce ne fut pas Schèele, l'illustre chimiste, ce ne fut pas Schèele l'honneur de la Suède, ce fut un employé de l'administration du nom de Schèele qui se vit l'objet de cette faveur. » (Dumas, *Philosophie chim.*)

d'intérêt général, nous trouvons en France : Baumé, fondateur et vulgarisateur de l'aréométrie ; Cadet, Parmentier, philantrope éminent qui introduisit, malgré les préjugés du peuple, la culture de la pomme de terre en Europe, apporta d'heureuses améliorations dans la meunerie et la boulangerie (1), et qui, avec Deyeux, autre pharmacien éminent, améliora et répandit l'industrie des fromages; B. Pelletier, Figuier, de Montpellier, qui partage avec Lowitz, pharmacien russe, l'honneur de la découverte des propriétés décolorantes et désinfectantes du charbon ; Proust, émule heureux de Berthollet, qui faillit reconnaître avant Dalton la loi des proportions multiples, qui distingua le sucre de raisin et qui, avec Pilâtre Du Rozier, fut un des premiers qui s'élevèrent en ballon ; Vauquelin, qui de simple garçon de laboratoire, devint directeur de l'École de pharmacie, et à qui l'on doit le chrôme et des travaux importans au point de vue industriel sur l'alun, le désuintage des laines, etc. (2) ; Courtois, plus connu comme salpêtrier, qui découvrit l'iode, métalloïde appelé à de hautes destinées, et sans lequel l'admirable découverte de Niepce et Daguerre serait encore à faire ; Bouillon-Lagrange, qui reconnut que la torréfaction transformait l'amidon en une matière gommeuse soluble, laquelle, sous le nom de *léïocome*, est aujourd'hui employée dans les indienneries à l'apprêt des étoffes. C'est cette même substance qui, par des transformations successives dues aux travaux d'autres pharmaciens, est devenue l'objet de fabrications et d'applications importantes sous les noms de dextrine et de glucose.

C'est cette dernière génération de pharmaciens-chimistes, disons-le à sa gloire et à celle de notre pays, qui répondit à l'appel que, dans sa détresse, le gouvernement de notre première République fit aux savans. Les ennemis envahissaient nos frontières et les munitions manquaient pour les repousser. Nos chimistes se précipitent à l'œuvre et créent

---

(1) *Le parfait-boulanger* ; 1 vol. in-8.

(2) Les différens mémoires analytiques de Vauquelin remplissent certaines années des *Annales de chimie* (Cuvier, *Rapport sur le progrès des sciences*). — Vauquelin fut essayeur de la monnaie, directeur de l'école des mines, etc.

aussitôt des ressources inépuisables en soufre, en salpêtre, en bronze; remplacent les procédés longs par des procédés expéditifs, et fournissent ainsi, à temps, à nos soldats, de la poudre, des armes, des vêtemens, en même temps qu'ils éclairent leur marche par le ballon de Fleurus.

Ce sont ces mêmes chimistes qui, quelques années plus tard, pour remédier aux rigueurs du blocus continental, surent trouver dans nos champs ce qu'autrefois on demandait au sol étranger, et arrivèrent de la sorte à suppléer l'indigo, le sucre, les soudes et tant d'autres produits exotiques. Écrions-nous donc avec Fourcroy : « Les fastes de la Révolution française diront au monde tout ce que la guerre de la liberté doit aux lumières et aux ressources de la chimie ! »

La guerre, grâce à Dieu, paraît devenir bientôt un anachronisme. Les peuples s'aperçoivent que, quelquefois utile aux ambitieux, elle est finalement toujours une cause de misère pour eux et un crime de lèse-humanité (1). Mais que, malheureusement, une suite de mauvaises années arrive pour les biens de la terre, et qu'on fasse appel aux savans, on verra si les pharmaciens seront les derniers à répondre, et s'ils seront impuissans à créer des ressources !

Si nous poussons notre revue des pharmaciens dont les travaux ont

---

(1) Il ne doit plus y avoir d'autres batailles que celles livrées dans les congrès scientifiques et les expositions industrielles, le congrès de Venise et l'exposition universelle de Londres, par exemple. Ce sont là, à l'encontre des autres, des batailles vivifiantes pour les vaincus comme pour les vainqueurs, pour les nations comme pour les citoyens.

Si nous en avions le pouvoir, nous voudrions, au moyen d'une souscription nationale, consacrer l'ère nouvelle par l'érection d'un palais gigantesque, qui surpassât en proportions et en richesses architecturales tous les monumens connus, hors celui de Dieu, grand comme le monde. Il serait disposé de manière à permettre une exposition universelle et perpétuelle des produits artistiques, agricoles et manufacturiers. Sur son fronton serait gravée cette inscription générique : A L'INDUSTRIE.

Nous placerions ce monument à Paris, sur les hauteurs de Chaillot, au centre de ces vastes terrains encore inoccupés, où devaient s'élever d'abord le palais du roi de Rome, puis le palais dit du Trocadero. En face du Champ-de-Mars et de l'Ecole-Militaire, et les dominant de sa double élévation, il dirait bien la différence qui désormais doit exister dans l'esprit des peuples, entre les arts de la paix et ceux de la guerre, entre la production et la destruction.

Cette fondation serait, en même temps que le symbole du présent et de l'avenir, une opération fructueuse pour notre pays : n'en laissons pas encore l'initiative à une autre nation; gardons-en l'honneur et le profit.

été utiles à la société en général, jusque dans la génération actuelle, mais revue des morts d'entre les vivans, nous aurons à évoquer les noms de Laugier, qui fut professeur de chimie au Jardin-des-Plantes; de Serullas, qui se complut dans la recherche des composés détonnans; de Robiquet, qui fit faire des progrès à l'art de la teinture par ses travaux sur la garance, l'orseille, l'indigo; de J. Pelletier, coauteur de la découverte du sulfate de quinine (1), mais que nous ne devons citer ici que pour ses recherches sur la carmine, matière colorante de la cochenille; de Derosne, qui contribua tant au perfectionnement des appareils pour la distillation des alcools et l'évaporation des jus sucrés; de Dupasquier, professeur de chimie industrielle à l'école de la Martinière de Lyon; de Labarraque, qui vulgarisa l'emploi des hypochlorites dans l'hygiène publique, en commençant par l'assainissement des boyauderies; enfin, d'Houzeau-Muiron, de Reims, qui a résolu un des plus beaux problèmes d'économie industrielle et hygiénique à la fois de ces dernières années. Les eaux d'une fabrique de tissu de laine passaient dans le ruisseau devant sa porte; un jour, il les détourne, les fait arriver dans un réservoir, les décompose et en retire du gaz de l'éclairage, des alcalis et divers produits pyrogénés. Aujourd'hui, cet essai en petit est devenu une grande opération industrielle, et d'un *caput mortuum*, d'une cause d'immondices et d'effluves insalubres, a surgi une source de richesses pour les cités manufacturières (2).

---

(1) Est-il nécessaire de rappeler qu'il eut pour collaborateur dans cette découverte M. Caventou.

(2) Si dans cette partie de notre travail nous nous occupions des pharmaciens-savans étrangers, nous pourrions citer l'auteur de l'*Esprit de la nature*, Oersted, l'un des plus illustres physiciens de notre époque, que la mort vient d'enlever. Il commença ses études scientifiques dans le laboratoire de son père, pharmacien distingué de Rudkjœping (Danemarck), qui dirigea lui-même ses premiers pas dans la carrière.

Oersted, ainsi que quelques autres savans que nous citons, n'a pas, que nous sachions, été reçu pharmacien. Mais il suffit, selon nous, qu'un homme qui s'illustre dans les sciences ait débuté par la pharmacie pour que celle-ci puisse le revendiquer. N'est-il pas certain, en effet, que si au lieu de la pharmacie il eût embrassé par

La découverte récente des alcaloïdes (1), celle plus récente encore de la xyloïdine (2) qui devait devenir, dans ces dernières années, le fulmi-coton, celle du chloroforme, cet anesthésique par excellence (3), appartiennent à la pharmacie.

Mais la chimie organique elle-même, plus variée encore dans ses produits que la chimie minérale, plus ardue dans ses problèmes par la subtilité du jeu de ses élémens, la transmutabilité de ses combinaisons, née d'hier et déjà si grande, si pleine de faits de tous ordres, mais qui, il est vrai, n'a encore trouvé que ses Schèele et ses Wenzel, n'est-elle pas, pour la plus grande partie, l'œuvre des chimistes-pharmaciens (4).

Le brôme est une découverte pharmaceutique (5) ; chose singulière ! le chlore, le brôme, l'iode, et si l'on veut le fluor entrevu par Schèele, qui constituent toute la classe si naturelle et si importante des corps halogènes, ont été découverts par des pharmaciens.

La méthode d'épuisement des substances par déplacement, qui rend de si grands services à l'industrie, soit qu'on la fasse remonter à Tachenius, soit qu'on en fasse honneur à P. Boullay et Robiquet, est d'origine pharmaceutique. Il en est de même de la galvanoplastie (6). Le blanchiment des étoffes à la vapeur, seul procédé suivi aujourd'hui dans les grands établissemens, est l'œuvre de Cadet de Vaux et de Curau-

---

exemple le Droit ou le Commerce, il n'eût jamais été amené à faire les découvertes qui s'attachent à son nom ?

(1) Sertuerner, pharmacien allemand, commença cette série de découvertes, en 1816, par celle de la morphine.

(2) Découverte par M. Braconnot, qui, à plus d'un titre, peut être considéré comme le Schèele français. Il s'occupa des corps gras en même temps que M. Chevreul, et arriva par une autre voie au même résultat que ce dernier dans la séparation de leurs différens principes. Ses travaux sur la gélatine, le ligneux et le caseum ont déjà des applications et en auront de bien plus grandes par la suite.

(3) Par M. Soubeiran.

(4) Dumas, Liébig, Wohler, Robiquet, etc., etc.

(5) Par M. Balard, en 1826.

(6) La galvanoplastie est l'application des données fort explicites du pharmacologiste italien Brugnatelli, collaborateur du célèbre Volta.



deau (1). Ce luxe d'appareils d'éclairage à huile, que nous voyons de nos jours, a pris naissance de l'invention d'un pharmacien de Paris, dont le nom est resté à l'appareil : nous avons nommé Quinquet. C'est l'occasion de rappeler que l'épuration des huiles à brûler, à l'aide de l'acide sulfurique, procédé suivi encore maintenant et qui date de la même époque, est due à un autre pharmacien de Paris, nommé Carreau.

C'est de l'officine du pharmacien que sont sortis les chocolats, les sirops et liqueurs d'agrément, les eaux gazeuses artificielles, devenues aujourd'hui objets de première nécessité et l'occasion d'industries distinctes importantes.

Les ouvrages de pharmacie sont une branche active de la librairie scientifique. Recherchés à l'étranger, ils contribuent, pour leur part, à donner de la prépondérance à nos habitudes et à notre langue.

Si nous voulions épuiser la liste des travaux d'utilité générale accomplis par les pharmaciens, nous aurions encore une longue énumération à faire; mais nous devons clore nos citations. Cependant nous ne pouvons nous dispenser de mentionner, en raison de leur importance, des applications scientifiques récentes, savoir : l'extraction, sur une très large échelle, des sels de potasse, de soude et de magnésie, des eaux-mères des marais salans (2), la fabrication du prussiate jaune de potasse au moyen de l'azote de l'air (3), l'extraction de 45/100es de sucre cristallisable des mélasses (4), la révolution opérée dans la fabrication de l'amidon. Les eaux sûres des amidonneries, qui étaient une cause d'embarras et d'insalubrité, sont évitées, et le gluten dont elles occasionnaient la destruction est aujourd'hui soigneusement conservé et utilisé pour le plus grand avantage des fabricans et des consommateurs (5).

---

(1) Cuvier (*Rapport sur le progrès des sciences*) l'attribue à Chaptal.

(2) Industrie du plus haut avenir, due à M. Balard.

(3) MM. Boissière et Possoz, dont le procédé est suivi par quelques fabricans français et anglais.

(4) M. Leplay, en collaboration avec M. Dubrunfaut.

(5) M. E. Martin, auteur d'un travail également couronné sur la panification de la pomme de terre.

Enfin, n'est-ce pas un pharmacien qui, de nos jours, tient, développe une découverte qui explique, rend pratique les faits les plus extraordinaires de la magie antique et de la sorcellerie du moyen-âge; une découverte dont le principe, peut-être un quatrième état de la matière, doit, dans un avenir prochain, recevoir les applications les plus originales, ouvrir des voies encore inconnues aux investigations et aux ressources humaines (1)?

Voilà les noms que la pharmacie peut mettre en avant, voilà son apport social, voilà enfin ce dont elle est capable et ce qu'elle promet.

A la suite de cet exposé, qu'on nous permette une digression. Dans l'ordre des sciences physiques comme dans celui des sciences morales, les hommes vraiment utiles ne sont pas encore, à notre époque, suffisamment honorés. On sait dans toutes les classes de la société les noms des grands foudres de guerre, des acteurs célèbres, tandis que l'on ignore ceux d'hommes qui, par de rudes travaux, dans le silence du cabinet ou les dangers du laboratoire, ont doté l'humanité de bienfaits beaucoup plus réels, beaucoup plus grands et surtout beaucoup plus durables que ceux qui peuvent résulter de batailles gagnées ou de scènes théâtrales bien mimées. A Dieu ne plaise qu'il entre dans notre pensée de nier le mérite de qui que ce soit, remplissant avec distinction une mission utile; ce que nous voulons établir, c'est une proportion, ce que nous voudrions voir mettre en pratique, c'est ce grand principe : à chacun selon ses œuvres. Eh bien! nous le répétons, le savant, l'inventeur ne sont pas honorés en raison des services qu'ils rendent. On jouit des fruits de leur génie sans leur en faire honneur, sans se préoccuper des luttes quelquefois si dramatiques qu'ils durent soutenir, d'abord pour discipliner la matière, puis pour vaincre nos propres préjugés. Pour nous en tenir à notre sujet, si nous nous reportons au tableau que nous venons d'esquisser rapidement des travaux des pharmaciens ayant un caractère d'intérêt général, on reconnaît que presque

(1) M. Boutigny, d'Evreux. *Nouvelle branche de physique. — Etat sphéroïdal des corps. — Homme incombustible.*

pas une découverte quelque peu importante ne s'est effectuée dans le domaine de la chimie, sans qu'un pharmacien n'y ait participé comme auteur ou vulgarisateur. Eh bien encore! chose pénible à constater parce qu'elle est peut-être un vice inhérent à notre nature, le pharmacien qui a tant fait pour les progrès humains, et qui dit progrès humains dit à la fois bonheur matériel, émancipation des idées, liberté de l'homme, le pharmacien, disons-nous, seul n'a pas profité de ces progrès, seul il n'a pas fait de moisson qui puisse le récompenser de ses sacrifices et de ses peines : *Sic vos non vobis, mellificatis apes.* Sous le rapport moral, c'est un esclave au milieu de citoyens libres; au point de vue matériel, par la position qui lui est faite, il ne peut plus vivre honorablement, chacun empiète sur les droits que la loi lui avait concédés, en un mot, la pharmacie est en détresse (1).

Cependant une profession qui donne de tels résultats mérite assurément la sollicitude d'un gouvernement éclairé. Aujourd'hui la pharmacie la lui demande.

La société et le gouvernement, qui en est le mandataire, ont tout à perdre à laisser la pharmacie tomber au rang des commerces vulgaires, à laisser le pharmacien devenir un simple revendeur de drogues, dépourvu de toute notion et de toute garantie scientifique. Qui le remplacerait dans la mission que nous lui avons reconnue? A qui demanderait-on la suite des services déjà rendus? Nous attendons la réponse. C'est cependant ce qui arrivera infailliblement dans un avenir prochain si le gouvernement ne le soutient pas dans les droits qu'il tient de la loi et s'il ne complète pas la protection qui lui est due.

Ce nous paraît être un fait de bonne administration gouvernementale; disons plus, une condition de prospérité et de tranquillité publiques

---

(1) Aujourd'hui les trois quarts des pharmaciens n'ont pas d'élèves ou aides, parce qu'ils ne peuvent en supporter les charges. Or, l'exercice de la pharmacie dans cette condition est le pire des esclavages qu'on puisse s'imaginer à notre époque. Un pharmacien dans cette position, indépendamment de la perte de sa liberté, n'a ni le loisir, ni la tendance de s'occuper de travaux scientifiques. Il y a intérêt général à faire cesser cet état de choses.

que la bonne organisation des professions. L'intérêt général, aussi bien que l'intérêt particulier, demandent que les droits et les devoirs de chacun soient réglementés, définis autant bien que possible. Si ce principe est vrai sous une monarchie *à fortiori*, l'est-il sous une république où tout doit être réglé dans l'intérêt de tous. Hors de ce principe, il y a anarchie plus ou moins patente, un état de mécontentement qui, prenant un caractère de généralité, est une cause plus ou moins imminente de perturbation sociale. Qu'on nous permette à ce sujet une comparaison. Qui n'admire la puissance d'action, l'étonnante précision de mouvement de ces merveilleuses machineries, fruits des travaux de quelques intelligences privilégiées, bras de l'industrie moderne? Qui en fait la supériorité? C'est que depuis l'arbre ou moteur principal jusqu'aux dernières ramifications de l'ensemble, chaque roue, chaque engrenage, chaque pièce, quelque importante, quelque infime qu'elle soit, a son rôle bien départi, bien arrêté. Supposons que dans un appareillage de la sorte des pièces se faussent, se détraquent, et par suite entravent le fonctionnement des autres, aussitôt une perturbation plus ou moins profonde s'ensuit; le propriétaire est lésé, sinon ruiné; les ouvriers chôment, le consommateur n'est pas approvisionné; en un mot, il y a dommage pour tous. Si certaines entreprises réussissent mieux que d'autres, n'est-ce pas par une meilleure division du travail? N'est-il pas surabondamment démontré qu'avec un même budget, toutes choses égales d'ailleurs, deux familles pourront se trouver dans des positions tout à fait différentes? Que l'une ayant de l'ordre dans ses dépenses, sachant tirer tout le parti possible des choses sera dans l'abondance et la satisfaction, tandis que l'autre, dépourvue de méthode, où le gaspillage régnera, se trouvera dans la gêne et en subira toutes les conséquences? N'est-il pas vrai encore qu'une chose mal dispensée peut n'être d'aucun secours pour personne, tandis que dans le cas contraire elle peut profiter à tous? C'est l'histoire de l'administration des États, et, en descendant l'échelle sociale, celle des professions. Celles-ci, en empiétant les unes sur les autres, créent l'anarchie et chacun se plaint, l'envahisseur comme l'envahi; il en sera tout autrement si chacun reste ou est main-

tenu dans sa sphère et sait ce qui lui appartient, tant il est vrai que rien n'est plus satisfaisant qu'une position nette, fût-elle en dernière analyse inférieure à une position embrouillée.

Nous sommes loin de prétendre que le départ à faire entre les professions soit facile et toujours possible, nous reconnaissons le contraire. Mais il en est un grand nombre, et ce sont heureusement les professions fondamentales, pour lesquelles il n'y a aucun obstacle. La pharmacie, dont nous nous occupons seulement, est pour sa part dans cette condition. Pour arriver au but que la pharmacie désire et que l'intérêt général réclame, nous ne saurions mieux faire que de demander au pouvoir de sanctionner, dans ses principales dispositions, le travail d'ensemble que nous avons l'honneur de lui soumettre. Dans ce travail, nous avons fait intervenir les considérations d'intérêt public et privé qui militent en faveur de la réorganisation de la pharmacie au point de vue spécial de la préparation et de la vente des médicamens, et nous sommes entré dans des détails d'organisation que nous ne pouvions aborder ici, où notre but était de ne montrer la pharmacie qu'en dehors d'elle-même.

Pour l'organisation extra-pharmaceutique dont nous demandons spécialement dans cette note la réalisation, voici, sous forme de simples propositions, comment nous la comprendrions :

Les chambres pharmaceutiques créées en vertu de l'article 7 *bis* de la loi sur l'exercice de la pharmacie (1), sont instituées en comités scientifiques initiatifs et consultatifs.

A ce titre :

1° Elles devront, d'accord avec l'autorité, déléguer de leurs membres pour faire annuellement, et par canton, quelques leçons publiques de chimie appliquée aux arts, à l'industrie, à l'agriculture.

2° Pourront leur demander des travaux et avis d'intérêt public se rattachant aux sciences physiques et naturelles, savoir :

(1) Projet de loi sur l'exercice de la pharmacie, élaboré par le Conseil-d'État en 1846, et modifié par nous. — Brochure.

L'autorité administrative ;
L'autorité judiciaire ;
L'autorité municipale ;
Les chambres de commerce ;
Les chambres d'agriculture ;
Les conseils d'hygiène et de salubrité ;
Les citoyens et les administrations particulières.

Ce dernier cas pourra donner lieu à taxation de la part des chambres pharmaceutiques.

Les chambres pharmaceutiques comme comités scientifiques seront tenues de répondre aux questions qui leur seront posées officiellement chaque année.

Les inspecteurs créés en vertu de l'article 28 *bis* de la loi précitée, réunis en comité pharmaceutique supérieur, auront, indépendamment de leur mission pharmaceutique spéciale :

1° A dresser et tenir au courant le manuel des chambres pharmaceutiques au point de vue de l'application et de la propagation des sciences;

2° A rassembler les travaux des chambres pharmaceutiques, à les examiner et à en publier annuellement le compte-rendu ;

3° A poser annuellement auxdites chambres les questions prévues plus haut.

Chaque année il sera accordé des récompenses honorifiques aux chambres pharmaceutiques qui auront le mieux répondu aux questions posées par le comité pharmaceutique supérieur et auront montré le plus de zèle dans leurs travaux (1).

Chaque année, en même temps que la publication des listes de pharmaciens, des affiches placardées dans toutes les communes de la République feront connaître aux populations, afin qu'elles en puissent profiter, la mission scientifique d'intérêt général des chambres de pharmacie.

Ce sont donc, on le voit, quelques dispositions additionnelles s'adap-

(1) Ces dispositions rappellent les concours établis dans l'armée.

tant on ne peut plus naturellement aux nouveaux règlemens de la pharmacie.

Bien que ce soit une question de haute économie publique, de haut avenir, l'organisation de la pharmacie, au point de vue des services que cette profession peut rendre en dehors de sa mission spéciale, n'est peut-être pas une de ces réformes, brillantes conceptions, dont les avantages apparaissent aux yeux des masses dans l'intérêt desquelles elles sont faites, dont les résultats leur soient palpables ni de suite, ni plus tard. Non. C'est une réforme à allure modeste dont l'homme d'état, l'économiste, l'observateur seuls peuvent constater les immenses bienfaits par la comparaison des temps. Eux seuls pourront apprécier sainement l'importance des résultats fournis par la pharmacie instituée ainsi que nous l'entendons, supputer le nombre des améliorations apportées dans les arts, l'industrie, l'agriculture ; combien dans l'ordre de ses connaissances de vérités ignorées rendues familières, d'erreurs corrigées, de préjugés détruits et la somme d'avantages que ces faits apporteront à toutes les parties de l'économie publique (1).

La question que nous soulevons a d'ailleurs une liaison intime avec un point important d'économie générale à l'ordre du jour ; nous voulons parler de la centralisation gouvernementale. Par suite de l'organisation administrative actuelle, Paris centralise toutes les ressources intellectuelles et matérielles du pays. Plus nous avançons, plus ce résultat se complète. Il est évident pour tous que cette centralisation, source d'unité admirable si elle est maintenue dans de justes bornes, peut avoir, par les excès, des conséquences les plus fâcheuses. Au point de vue spécial qui nous occupe, qu'à Paris une autorité quelconque, un industriel ait

(1) « Conduire l'esprit humain à sa noble destination, la connaissance de la vérité ; répandre des idées saines jusque dans les classes les moins élevées du peuple ; soustraire les hommes à l'empire des préjugés et des passions ; faire de la raison l'arbitre et le guide suprême de l'opinion publique, voilà l'objet essentiel des sciences ; voilà comment elles concourent à avancer la civilisation et ce qui doit leur mériter la protection des gouvernemens qui veulent rendre leur puissance inébranlable en la fondant sur le bien-être commun. » (CUVIER, *Rapport sur le progrès des sciences.*)

besoin d'un renseignement scientifique quelque peu important, ils trouveront mille savans, cent institutions qui le leur donneront. Mais dans la plus grande partie de nos départemens, à qui s'adressera-t-on en pareille occurrence? Forcément tout se reporte sur la capitale. Par nos dispositions, qui assurent à tous ceux qui sentent en eux le feu sacré de l'intelligence le moyen de se produire, d'utiliser leur savoir, nous retenons chez eux une foule de jeunes gens qui aujourd'hui viennent pulluler dans l'océan parisien, où, malgré sa grandeur, il n'y a pas place pour tous hors dans ses bas-fonds.

Notre proposition, dirons-nous encore, offre un grand avantage, c'est que de sa mise à exécution il ne peut résulter aucun désastre, aucune école fâcheuse. Mais peut-on mettre en doute le résultat final quand on a pour garantie de réussite des faits du passé pareils à ceux que nous avons produits? Non, jamais question d'organisation ne fut moins utopique que la nôtre. Notons enfin que la pharmacie ne demande aucun privilége, mais seulement, en retour des services qu'elle rend et qu'elle peut rendre, une organisation professionnelle d'accord avec sa nature, qui lui permette l'exercice et la revendication de ses droits.

L'initiative de l'organisation de la pharmacie, au point de vue de la propagation des sciences d'application au sein des masses, serait assurément un titre d'honneur pour le gouvernement, et en particulier pour le ministre qui la prendrait. Sans froisser aucun intérêt particulier, il aurait servi les intérêts de tous.

DORVAULT,

Mandataire-correspondant des pharmaciens des départemens pour la réforme pharmaceutique.

Un double but nous a conduit à exécuter le travail qui précède : appuyer la demande des réformes pharmaceutiques faite par la pétition du 7 novembre dernier, et faire ressortir les titres de la pharmacie à la considération publique.

En rapports incessans avec les hommes les plus actifs et les plus considérés de notre profession dans les départemens, nous croyons connaître les tendances et les vœux de la Pharmacie française et les avoir exactement présentés dans ce travail. Aussi, dans cette persuasion, dirons-nous à ses chefs : ne doutez pas de vos soldats, ils rempliront et féconderont toute tâche scientifique qu'on leur donnera ; ne séparez pas votre cause de la leur ; mettez-vous franchement et résolument à leur tête pendant qu'ils ont encore la foi ; autrement, bientôt la nécessité les aura fait tomber dans le pire mercantilisme et rendus sceptiques à l'endroit de la science qu'ils délaisseront comme une utopie, digne seulement d'occuper les loisirs des excentriques et des niais. Nous avons tous à y perdre.

L'organisation extra-pharmaceutique que nous proposons, n'est-elle pas propre à faire obtenir et conserver à notre profession cette considération à laquelle elle a si incontestablement droit ?

C'était pour nous autant un devoir de reconnaissance que de conviction, de chercher à la faire honorer. En effet, si depuis longtemps déjà nous lui consacrons nos efforts, nous devons reconnaître que nous avons été récompensé assurément au-delà de nos mérites ; le succès de nos ouvrages, le mandat honorable de la représenter, dont la Pharmacie départementale nous a spontanément chargé, sont pour nous la plus haute faveur que nous pouvions ambitionner.

Pour faire rendre justice à la pharmacie, pouvions-nous mieux trouver que de la faire juger sur ses œuvres mêmes ? N'en offre-t-elle pas un assez beau contingent ? Certes le cadre que nous avons choisi eût pu de beaucoup être agrandi et servir à élever un monument plus digne d'elle. Des matériaux plus nombreux eussent été facilement collectés, et les faits présentés avec plus de détails eussent certainement gagné en intérêt et en clarté. Mais notre travail devait être soumis au pouvoir et conséquemment devait être court. Tel qu'il est, néanmoins, nous espérons que nos confrères le considéreront comme un document important de l'histoire de la pharmacie, et qu'ils nous pardonneront ses imperfections en faveur de l'intention qui nous a guidé : servir notre chère profession en même temps que lui rendre hommage. D.

Paris. — Typographie FÉLIX MALTESTE et Ce, rue des Deux-Portes-St-Sauveur, 22.